

**Martha Ganeva** : Je me réjouis de vous entendre évoquer l'importance de l'intuition en matière de science, car pendant longtemps on a eu tendance à tracer une ligne de séparation très ferme entre raison (scientifique) et intuition. On revient à cette dernière notion depuis quelques années, grâce aux neurosciences, qui ont montré qu'il ne s'agissait pas d'une idée farfelue qui vous tombe du ciel, mais du déclic qui se produit dans le cerveau qui s'est concentré pendant longtemps sur un problème.

**Etienne Guyon** : Oui, c'est tout à fait cela. Parfois, il faut lancer quatre-vingt-dix-neuf idées farfelues pour atteindre la centième qui est la bonne... Et je préfère les exprimer toutes parce que cela fait réfléchir d'autres. Je me suis toujours vu comme un animateur d'équipe. Un de mes amis, et camarade de promotion, Michel Demazure, disait lors d'une journée d'hommage qui m'a été consacrée récemment que le terme qui me caractérisait le mieux était sans doute « évangeliste en technologies ». Et il y a de cela, l'évangeliste, c'est celui qui porte « la bonne parole ». J'ai eu le sentiment de porter un peu cette parole non seulement au sein des équipes scientifiques, mais également à la tête de l'Ecole, ou du Palais de la Découverte, avec l'ensemble du personnel et des élèves, ou encore de l'association « Les petits débrouillards ». Ce qui m'intéressait, c'était de communiquer, de partager.

**Martha Ganeva** : Vous dites avoir hésité à devenir curé, vos proches vous qualifient d'évangeliste. Puis-je vous demander si vous êtes croyant ?

**Etienne Guyon** : Oui, je peux dire que oui. En tout cas à l'Ecole je faisais partie des « talas ». Et cette tradition normalienne compte toujours pour moi : j'ai assisté en décembre à la dernière messe du père Armogathe, son aumônier. Et puis, j'ai demandé à Claude Dagen (1959 I), évêque d'Angoulême et membre de l'Institut, d'écrire un article pour le centenaire de la naissance d'André Brien, qui avait eu un rayonnement très important en tant qu'aumônier à l'Ecole. Cet article sera publié dans un prochain numéro de *l'Archicube*. Mais je trouve par ailleurs que les religions ont fait tellement de mal que j'ai pris des distances avec une pratique religieuse.

**Martha Ganeva** : Et pendant vos années de scolarité aviez-vous déjà ce rôle d'animateur d'équipe, de rassembleur ?

**Etienne Guyon** : Oui, dans une certaine mesure, je pense. J'ai été président du COF et j'avais siégé au Conseil d'administration. Je me souviens d'avoir déclaré lors d'une des réunions de ce dernier que l'Ecole était immorale. En effet, selon le règlement intérieur, tant que j'étais célibataire, j'avais le droit de coucher dans ma thurne avec qui je voulais, mais une fois marié – car je me suis marié pendant ma scolarité – on nous a mis dehors, ma femme et moi, parce que l'Ecole ne logeait pas les couples... Aujourd'hui je pense qu'une telle déclaration passerait sans trop de mal, mais à l'époque André François-Poncet, qui siégeait au Conseil, avait été très choqué et, s'il avait pu me mettre dehors, il l'aurait fait. Mais à part cela j'ai très bien vécu la vie à l'Ecole. Mes camarades appelaient Marie-Yvonne, mon épouse, « clandestienne », c'est-à-dire, la clandestine habituelle d'Étienne... A l'époque, lorsqu'on hébergeait quelqu'un, un ami ou une amie, il ne venait pas au pot, mais on prenait une assiette à table et on la retournait, ce qui voulait dire qu'à la fin du repas, on allait porter à manger à quelqu'un. C'est ce que l'on appelait le « pot de thurne ».

**Martha Ganeva** : Et il y en avait beaucoup qui partaient avec des pots de thurne ?

**Etienne Guyon** : Des mariés de ma promotion, il n'y en a pas eu tant que cela, mais des pots de thurne, si. C'était une institution tout à fait reconnue, on pouvait même inviter plusieurs personnes – on se débrouillait pour monter plusieurs assiettes...

**Martha Ganeva** : Y a-t-il eu d'autres événements importants pendant votre scolarité ?

**Etienne Guyon** : Oui, bien sûr, en 1955, l'année où je suis entré, c'était la guerre d'Algérie. Michel Demazure et moi, entre autres, étions des pacifistes engagés. Et puis, la période des examens est arrivée et lui, qui était beaucoup plus fort que moi, m'avait dit : « Ne t'inquiète pas, je te donnerai deux, trois équations à apprendre quinze jours avant. Cela suffit

largement». Je me suis fait recalcr à deux certificats... en juin. Mais j'étais premier à la session de septembre et j'ai eu l'agrégation sans difficulté. D'ailleurs, pendant que j'étais directeur, j'ai toujours insisté sur l'importance de l'agrégation pour les scientifiques. Et je le pense toujours. Pour ma part, la culture générale (scientifique) que ce concours apporte m'a toujours servi, même si à l'époque où je l'ai passé, l'enseignement était très traditionaliste et la physique moderne n'était pas entrée dans les mœurs. C'est précisément dans ces années-là, au milieu des années cinquante, que les choses ont commencé à changer. Le troisième cycle a été créé et les cours étaient confiés à des jeunes scientifiques, formés la plupart du temps aux Etats-Unis et en Angleterre après guerre, qui ont fait entrer dans l'enseignement les grandes idées de la physique contemporaine.

**Martha Ganeva** : Etait-ce également le parcours que vous envisagiez pour vous-même, puisque vous êtes parti une année aux Etats-Unis, à savoir, revenir en France et enseigner ?

**Etienne Guyon** : Oui, sauf que cela s'est passé un peu différemment. J'étais boursier du gouvernement français aux Etats-Unis et, dans le même temps, je militais contre la guerre coloniale. On m'a donc puni en m'envoyant faire mon service militaire – de deux ans à l'époque – en Algérie. Et cela au moment où mon épouse était enceinte de notre troisième enfant... Finalement, cela ne s'est pas si mal passé parce que, lorsque je suis arrivé, ils ont vu qu'ils ne pouvaient pas m'envoyer tout de suite sur le front. J'ai donc passé un temps merveilleux à Colomb Béchar, dans le Sahara, une vraie vie de château. Mon épouse est même venue m'y rejoindre avec notre fille ainée.

**Martha Ganeva** : Et quelle était votre fonction ?

**Etienne Guyon** : A Colomb Béchar se trouvait le Centre d'Essai en Vol (CEV), je participais donc à ces essais en manipulant des instruments. J'y ai d'ailleurs croisé un autre normalien Jacques Blamont (1948 s) qui, lui, faisait des essais de lancement de sodium en haute atmosphère à quelques kilomètres de là pour le groupe que dirigeait Kastler. Mais, là où nous étions, nous étions totalement dégagés de la guerre.

**Martha Ganeva** : Et c'est donc à votre retour d'Algérie, en 1961, que vous avez commencé votre thèse, consacrée au phénomène de la supraconductivité. Pour les lecteurs non spécialistes, pourriez-vous expliquer en quoi cela consiste ?

**Etienne Guyon** : En fait, les découvertes récentes de nouveaux matériaux permettent de rendre compte du phénomène concrètement. Dans une boucle fermée constituée d'un fil supraconducteur on peut faire circuler « éternellement » un courant électrique tant que le circuit est maintenu à froid et sans qu'il y ait besoin de générateur pour entretenir ce courant. C'est ce qui se passe dans les détecteurs d'imagerie médicale, où les gros bobinages des aimants créent un champ magnétique élevé à partir d'un tel courant. Ces propriétés magnétiques sont telles qu'un matériau supraconducteur est repoussé par un aimant et flotte en l'air. Ceci a permis, par exemple, la réalisation de l'aérotrain japonais basé sur ce principe.

Du temps où je faisais ma thèse, le phénomène se produisait uniquement à très basse température, en dessous de 4° absolu, dans l'hélium liquide. C'est ainsi qu'il avait été découvert par un Hollandais, Kammerlingh Onnes, qui a observé que, à cette température de l'hélium liquide, la résistance électrique d'un fil de mercure solide prenait une valeur rigoureusement nulle. Plus récemment, deux physiciens d'IBM Zurich ont réussi à produire des supraconducteurs qui le restent jusqu'à une température bien plus élevée, celle de l'azote liquide. Autant l'hélium est quelque chose de cher, autant l'azote est courant. Et j'ai souvent utilisé cette dernière découverte, sur laquelle beaucoup d'applications reposent, pour montrer qu'en science il y a des choses qu'on n'attend pas et qui un jour se trouvent avérées : cette découverte paraissait en effet impossible, mais elle a pu être reproduite par d'autres laboratoires et s'est trouvée ainsi confirmée.

Pendant que je travaillais sur ces sujets, j'ai eu envie de trouver la façon de les expliquer avec des mots simples pour les partager avec ma famille, d'abord, mais également plus largement. Mai 68, c'était aussi faire de la science dans la rue et cela m'avait beaucoup plu.

**Martha Ganeva** : Vous avez travaillé également sur des problèmes d'hydrodynamique, en particulier sur le phénomène des turbulences, et j'ai eu l'impression, en suivant votre parcours de recherche, que c'était à chaque fois le mouvement, dans ses différents aspects, qui était au centre de vos préoccupations scientifiques.

**Etienne Guyon** : Il y a la dynamique, bien sûr, le fait qu'« on ne se baigne jamais dans le même fleuve », mais il y a aussi le désordre. J'ai toujours été fasciné par l'organisation sous-jacente au désordre. Il ne se trouve pas que dans des mouvements turbulents ; il peut y avoir du désordre figé dans les grains d'un tas de sable. Ma thèse portait déjà sur ce qu'on appelle les « supraconducteurs désordonnés *ou* sales ». C'est le mérite du désordre, car le désordre, ce n'est pas n'importe quoi. La physique statistique nous fournit des modèles qui nous aident à gérer le désordre. La science du désordre date du début du vingtième siècle, du fameux article d'Einstein sur le mouvement brownien. Un peu avant, L. Boltzmann avait été le grand homme de ce désordre. Les scientifiques actuels ne s'intéressent plus seulement à des systèmes microscopiques comme les molécules d'un gaz. Une contribution importante, qui a ouvert tout un champ disciplinaire très actif actuellement, est la thèse de Louis Bachelier, publiée en 1900 aux Annales de l'Ecole normale, qui invente un calcul du désordre appliqué à la finance... Et, en effet, on rencontre les systèmes désordonnés dans des disciplines de science de base et de sciences appliquées très différentes. Si vous prenez, en métallurgie, de l'acier pur et de la fonte, les matériaux sont pratiquement les mêmes, sinon que dans la fonte on a introduit du carbone, et celui-ci va jouer le rôle de défaut et complètement modifier les propriétés. C. Frank, un scientifique anglais contemporain spécialiste de ces problèmes, dit à propos des cristaux : « (Ils) sont comme les humains, ce sont leurs défauts qui les rendent intéressants ».

**Martha Ganeva** : C'est une observation typiquement anglaise et très littéraire en même temps... Vous ne pouvez pas écrire un roman avec des personnages parfaits, on s'y ennuerait à mourir. Preuve que les sciences et les lettres ne sont pas si éloignées que cela...

**Etienne Guyon** : Mais vous savez, j'ai écrit mon premier livre, *Du sac de billes au tas de sable*, publié chez Odile Jacob, pendant que j'étais directeur de l'Ecole et j'ai beaucoup bénéficié des discussions avec des amis littéraires et philosophes. J'y ai, par exemple, cité comme préface d'un chapitre l'argument philosophique du sorite de Galien qui date du premier siècle de notre ère : « Penses-tu qu'un unique grain de blé fasse un tas ? A quoi tu réponds non. Et je dis : et pour deux, car je vais te poser la question ? » Et il poursuit ainsi pour trois, quatre, neuf, dix, etc. Si on arrive à cent grains et que l'on répond toujours par la négative, mais que, pour cent et un, on dit qu'il y a un tas, cela ne tient pas debout. Pour définir une limite il faut en fait comprendre à partir de quel moment s'effectue le passage de la notion d'un grain de sable, ou de riz, ou de blé, à une nouvelle réalité, dans laquelle progressivement s'efface le comportement individuel. Ainsi un groupe de physiciens chiliens que j'ai rencontrés travaille actuellement sur le vol d'étourneaux, un comportement typiquement collectif, et tente de le décrire.

*Etienne Guyon me montre sur son ordinateur l'enregistrement vidéo du vol d'un essaim d'étourneaux.*

La recherche consiste à examiner le nuage d'étourneaux et dans le même temps à observer la façon dont un seul oiseau interagit avec ses voisins... Et là arrive peut-être un oiseau prédateur et le tas se disloque. En physique, il s'agit d'étudier des comportements

moyens, et c'est là qu'intervient la physique statistique. Quels sont les mécanismes qui font qu'un oiseau va reconnaître les oiseaux qui l'entourent : est-ce par la vision ou par le son ? On a constaté que chaque étourneau repère un petit nombre de voisins autour de lui : c'est de proche en proche que finalement on va construire un tout. Le modèle de physique statistique va donc consister à regarder les différentes échelles. Il y a dans un chapitre des *Misérables*, intitulé « *Foliis ac fondibus* » (titre tiré du *De natura rerum*), un jardin sauvage dans la maison de la rue Plumet où Marius et Cosette se retrouvent, et dans lequel apparaissent toutes les échelles dans la nature : « Rien n'est petit en effet. Quiconque est sujet aux pénétrations profondes, la nature le sait. Tout travaille à tout, l'algèbre s'applique aux nuages, l'irradiation de l'astre profite à la rose, aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine est inutile aux constellations ». Et finalement : « Qui peut donc calculer le trajet d'une molécule, que savons-nous si des créations de mondes ne sont point déterminées par des chutes de grains de sable ? » Et elles le sont ! Tout cela est totalement métaphorique, bien sûr, mais j'ai beaucoup vécu dans cette culture d'échelles. La turbulence, c'est cela. On a des grands mouvements et ces mouvements donnent naissance à de plus petits mouvements, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent d'en donner lorsqu'ils sont trop petits. Vous avez apporté le magnifique dessin de Léonard de Vinci, et c'est lui, en effet, qui a décrit pour la première fois et avec une grande précision ces échelles de mouvement turbulent.

Donc, oui, je me suis intéressé au mouvement, mais plutôt au mouvement désordonné, chaotique.

**Martha Ganeva** : Et est-ce que vous avez pu appliquer ces connaissances sur les systèmes en désordre en prenant la direction de l'Ecole en 1990 ?

**Etienne Guyon** : Ah, on me l'a faite celle-là... Bien entendu, la question du comportement collectif est bien réelle, mais il ne faut en aucun cas que ce comportement moyen remplace les comportements élémentaires, ce qui a été ma règle de vie durant ces dix années à l'Ecole. On part de l'individu que l'on rencontre et qui fait partie d'un groupe social, plus ou moins grand, et à la limite on arrive à une réponse moyenne. Mais si on ne s'intéresse qu'aux réponses moyennes, il vaut mieux faire un autre métier... D'autant qu'un petit grain peut complètement perturber un système.

**Martha Ganeva** : Y a-t-il eu des dossiers qui vous ont particulièrement marqué ?

**Etienne Guyon** : Un des dossiers que j'ai eu à traiter à mon arrivée à l'Ecole était le sort de la base naturaliste de Foljuif. L'Ecole, en découvrant tout à coup la biologie moléculaire, qu'elle n'a prise en compte que tardivement avec la recherche en génétique, a failli jeter le bébé avec l'eau du bain en oubliant complètement sa grande tradition naturaliste. Et des générations de normaliens, qui auraient voulu être naturalistes, ont été un peu sacrifiées. Lorsque je suis arrivé en 1990, le responsable du département de biologie m'avait dit qu'il fallait se débarrasser de la base de Foljuif et récupérer les trois techniciens qui y travaillaient. Dans le mois qui a suivi mon retour à la rue d'Ulm, je m'y suis rendu un dimanche avec mon complice Yves Pomeau (1961 s) et nos épouses. Nous avons, au contraire, été éblouis par toutes ces collections naturalistes qui y sont conservées, ainsi que par les possibilités de développement qu'offrait cet endroit. J'ai donc tout fait pour « sauver » Foljuif et j'ai été soutenu dans cette action par Walter Gehring du conseil scientifique de biologie, lui-même biologiste moléculaire reconnu. Aujourd'hui il y a là-bas un développement considérable en écologie dont m'a reparlé Marc Mézard, notre actuel directeur.

Je donne cet exemple pour dire que, dans ma direction de l'Ecole, je me suis parfois inscrit à contre-courant. De même, j'ai défendu l'agrégation en sciences. J'étais moins à contre-courant du côté des Lettres. Pour ce qui est de la division littéraire, je suis surtout intervenu dans le sens de la départementalisation. Je voulais que les littéraires eussent un endroit pour eux, et pas seulement la bibliothèque, que chaque département pût avoir un

secrétariat et suffisamment d'équipements informatiques. Pour cela il fallait progressivement créer des postes et dégager plus de crédits. Et je n'ai jamais senti de réserve des scientifiques à un léger rééquilibrage des crédits.

**Martha Ganeva** : Et puis, il y a eu aussi pendant votre direction « l'ouverture à l'Est »...

**Etienne Guyon** : Oui, c'était au départ une initiative de Martin Andler (1970 s), qui voulait créer des bourses d'accueil destinées à des brillants jeunes mathématiciens roumains. J'ai pris le relai de cette initiative et, avec le concours de la fondation Soros et de l'Ambassade de France à Bucarest en la personne de Renaud Vignal, nous avons pu ouvrir ces bourses à toutes les disciplines et à d'autres pays, la Bulgarie et la Moldavie. Nous en avons fait bénéficier les autres ENS en parité et nous avons eu ainsi de très brillants étudiants francophones aussi bien dans les disciplines scientifiques que littéraires.

Ces actions vers l'extérieur, qui se sont faites sur des initiatives personnelles plutôt qu'à travers la lourdeur de dossiers et de commissions, ont été très importantes pour moi. Je me souviens notamment d'une rencontre avec le président du Conseil Régional, Michel Giraud, au cours de laquelle, en complément de bavardages autour du scoutisme et de la musique chorale, j'ai pu obtenir plus de cent millions de francs pour la construction l'immeuble de la bibliothèque et pour la mise en place des bourses Blaise Pascal. Pour ces actions, comme pour celle de la création de la Villa Louis Pasteur, le rôle de la Fondation de l'ENS, avec Wladimir Mercoureff (1954 s) et son épouse Olga, a été essentiel....

**Martha Ganeva** : Vous avez été également le directeur du bicentenaire de l'Ecole.

**Etienne Guyon** : Oui, j'ai eu cette chance. Célébrer le bicentenaire nous a permis de beaucoup nous amuser en faisant des opérations de promotion de l'Ecole en France et à l'étranger, mais aussi de remettre au point toutes les archives de l'Ecole. L'aide de René Rémond, qui présidait les anciens, de Roger Fauroux, qui présidait l'association pour le bicentenaire, du COF, présidé par le turbulent Cédric Villani, et l'action de Wladimir Mercoureff à côté de bien d'autres doivent être rappelées. Nous avons publié différents livres, fait une belle exposition rétrospective aux Archives nationales et eu de très nombreux contacts internationaux de valorisation de l'Ecole.

**Martha Ganeva** : J'ai l'impression en vous écoutant que vous êtes resté très proche de l'Ecole, qu'elle a toujours été une passion pour vous.

**Etienne Guyon** : Oui et non. J'ai toujours cotisé à l'Association des anciens élèves, même du temps où je ne m'en occupais pas. J'avais créé un laboratoire à l'Ecole de physique et chimie voisine, je suis donc allé à des séminaires rue Lhomond. J'ai aussi souvent montré la cour aux Ernest à des visiteurs. Et puis, il m'est arrivé d'aller au bal, mais je n'ai réellement repris contact avec l'Ecole que quand on m'a demandé d'en prendre la direction, ce que je ne recherchais pas d'ailleurs.

**Martha Ganeva** : Et est-ce que vos souvenirs de l'Ecole sont plutôt ceux du directeur ou ceux de l'élève ?

**Etienne Guyon** : Les deux. Il se trouve que récemment je me suis rendu à l'Institut des atomes froids, au dernier étage de la rue Rataud, où j'ai occupé une thurne pendant trois ans au début du couloir du troisième étage. Je m'y suis arrêté l'autre jour, mais je ne l'ai pas retrouvée parce que l'espace des douches a été augmenté... A l'époque la thurne était collée contre la douche unique et je me souviens d'un élève que j'entendais chanter sous la douche et qui avait une très belle voix de basse. Je m'étais dit qu'il fallait que je le coince un jour pour voir qui il était. J'imaginai un grand gaillard jusqu'au jour où j'ai découvert qu'il était tout petit et bien timide. Cette anecdote m'est revenue alors que je montais dans le pavillon Rataud, même si la thurne n'existe plus... Mais bon, je n'ai pas eu le culte de l'Ecole. Mes souvenirs ont été marqués au début par la guerre d'Algérie et l'engagement contre cette guerre. Je faisais partie du groupe tala, qui était très militant, alors qu'actuellement les

groupes catholiques sont plus conservateurs, me semble-t-il. Entre 1955 et 1960, nous travaillions beaucoup avec les communistes, participions à des manifestations, distribuions des tracts... Plus tard, depuis les Etats-Unis, j'avais publié des articles contre cette guerre, ce qui m'avait valu d'être envoyé en Algérie.

**Martha Ganeva** : Dix ans plus tard, il y a eu d'autres manifs, celles de mai 68, et c'est là qu'est née votre vocation de porter la parole scientifique auprès du grand public.

**Etienne Guyon** : J'ai toujours aimé la communication. Après mai 68, j'ai été l'un de ceux qui ont créé « la physique dans la rue ». Nous avons commencé à Aix-en-Provence, puis, à Dijon et dans d'autres villes, en mettant en place des CCST (Centres de culture scientifique et technique), d'abord à l'occasion de congrès scientifiques. Nous étions trois normaliens de la même promo qui avons été impliqués dans la communication : M. Hulin, M. Demazure et moi. Michel Hulin a pris la direction du Palais de la découverte dans les années 80. Puis, un jour j'ai reçu un coup de fil de Claude Allègre, conseiller de Lionel Jospin à l'Education nationale, qui m'a fait part de la gravité de l'état de santé de Michel – sa disparition paraissait imminente – et il m'a demandé de prendre la direction du Palais de la découverte. Je n'y pensais pas, je dirigeais un laboratoire qui marchait, mais le choc de cette nouvelle a été tel que j'ai accepté. Et, par la suite, j'ai beaucoup aimé ce travail. Hulin avait été un directeur très structuré ; moi, j'ai été un directeur plus fantaisiste, et très heureux ; ce qui fait que, lorsque deux ans plus tard, j'ai reçu un nouveau coup de fil d'Allègre me disant que je devais candidater à la direction de l'Ecole, je n'ai tout d'abord pas voulu le faire. Il m'a tout de même laissé la présidence du Conseil d'administration du Palais de la découverte. Et puis, je présidais toujours l'association « Les petits débrouillards ». Je me suis donc retrouvé dans un mélange d'activités avec des jeunes de tous âges que j'ai beaucoup aimé. D'ailleurs, je continue à faire des expositions et des conférences « grand-public » au Palais de la découverte. Et ce qui m'a fait grand plaisir aussi, c'est que c'est Michel Demazure qui a pris la direction du Palais à ma suite. Hulin, Demazure et moi nous sommes donc succédés à ce poste, avec des styles très différents ! Hulin était un littéraire qui avait mal tourné...

**Martha Ganeva** : Oh !

**Etienne Guyon** : Non, non, je plaisante. C'était quelqu'un de très cultivé, un esprit fin, très subtil et j'ai beaucoup bénéficié du travail qu'il avait fait avant moi – il avait si bien labouré le champ, que je pouvais semer des petites choses dès mon arrivée. Demazure c'était encore un autre style.

**Martha Ganeva** : J'entends surtout dans ce que vous dites l'importance qu'ont l'amitié normalienne et les relations humaines en général dans votre parcours. Pour faire ce que vous faites vous éprouvez le besoin de vous relier étroitement à d'autres, de faire aventure commune.

**Etienne Guyon** : Oui, c'est vrai. Pierre-Gilles de Gennes a écrit, dans l'article qu'il m'a consacré dans l'*Encyclopedia Universalis* (au passage, c'est à moi, que l'on a demandé plus tard d'écrire l'article sur de Gennes!), qu'il y avait deux genres de physiciens, les joueurs de golf et les joueurs de tennis. Le joueur de golf, il faut qu'il soit seul, concentré sur son coup ; le joueur de tennis, lui, ne peut pas envisager de jouer sans quelqu'un qui lui renvoie la balle. Lui aussi était un vrai joueur de tennis. Il aimait rencontrer les gens. Après son prix Nobel, pendant deux ans, il est allé dans des écoles pour parler de physique aux élèves. Il terminait souvent sa conférence quinze minutes plus tôt que prévu, puis allait dans les rangs pour discuter avec les jeunes qui l'écoutaient. Cela me fait penser à une phrase de Khalil Gibran : « Et quand je vais à la source, je trouve la source elle-même assoiffée ». J'ai vraiment partagé cette culture; elle a été pour moi source d'inspiration. Mais elle me vient aussi de l'Ecole – j'y ai rencontré des gens formidables, aussi bien comme élève que comme directeur, et j'ai beaucoup bénéficié des enrichissements mutuels entre scientifiques et

littéraires. Certaines discussions avec des littéraires ont été pour moi des éblouissements. Avec Jean-Pierre Lefebvre, par exemple...

**Martha Ganeva** : Ma prochaine interview sera justement avec lui.

**Etienne Guyon** : C'est un grand curieux et j'ai beaucoup appris de lui. J'ai son *Anthologie de la poésie allemande*, publiée dans la Bibliothèque de la Pléiade. Ses traductions me sont bien utiles, car je lis mal l'allemand.

*Etienne Guyon s'arrête un instant.*

Un de mes derniers souvenirs avec ma fille aînée, à l'hôpital, c'est de lui avoir lu un roman qu'avait écrit Jean-Pierre, *La nuit du passeur*, un roman de passage du Rhin.